

## L'Empereur à pied

© *Extraits du roman de Charif Majdalani* - Le Seuil (septembre 2017)

*Avec l'aimable autorisation de l'éditeur*

### Chapitre 1

L'imagination pourrait aisément façonner ici des histoires de principautés un peu frustes, de dynasties remontant au Déluge et vivant environnées de sommets couverts de cèdres et de chênes. Mais je ne vais pas partir si loin, ni même au temps où les vieux temples en ruine servaient encore d'escale aux processions religieuses dansant et progressant le long des gorges, ni à celui d'un Moyen Âge obscur où les clameurs de cinquante invasions de peuples schismatiques ou rebelles ne purent troubler la paix de ces montagnes. Je vais en rester à quelque chose de plus récent, l'époque du ver à soie et des métayers par exemple. Sauf que, sur les photos qui en témoignent, on ne voit que des villageois à la face ravinée et aux tenues fatiguées, vêtus de sérouals et de vieilles vestes européennes râpées, debout sur le pas de leurs misérables granges, des enfants morveux, des femmes en fichu, des curés au visage torve, tout un univers de pauvreté et de labeur au milieu de mûreraies et d'églises de pierre sans appareil. Et pourtant, tout autour, il y a ces immenses terrasses agricoles qui partout sculptent le relief d'escaliers titanesques et ces maisons aux murs sévères, il y a ces forêts où les bûcherons continuent à couper les ifs et les chênes comme le faisaient les coupeurs de cèdres cinq mille ans auparavant pour les rois de Tyr et de Jérusalem. Tout cela donne des envies d'inventer des fables grandioses et fortes, comme celle de cet homme qui apparaît dans le paysage, je ne sais pas quand au juste (d'après les recoupements, c'est au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle), ni pourquoi (c'est sujet à controverse), un homme qui descend un sentier parmi des genêts en fleur (c'est donc le printemps) et des chênes verts, dans la lumière fastueuse et riche, avec la neige qui reste en coulées sur les sommets alors que tout autour les platanes sont en feuilles. Il avance entre les massifs de juncs, les noyers et les arbousiers solitaires. Il descend le sentier mais personne encore ne l'a vu, je suis le premier et le seul pour l'instant, et le fait que j'aie dit qu'il descendait est intéressant, il descend et, si je ne le vois pas avec précision, je vois qu'il n'est pas unique, il se dédouble, ils sont donc deux, puis trois, puis quatre. Lui, le premier que j'ai vu, marche à grands pas, de manière décidée. Je crois qu'il a une peau de bête sur les épaules, comme celles que portent les bergers de la plaine de la Bekaa, et un bâton avec lequel il fouette parfois les ronces et les herbes fraîches. Ceux qui vont derrière lui sont plus sveltes (ce qui veut dire qu'il est lui-même un peu râblé, fort, les épaules larges, la tête haute). Ils sont plus légers, leur pas est moins lourd sur le sol et ce sont trois garçons qui ont eux aussi une peau tannée sur les épaules et un bâton à la main. Et même si je suis moi-même les arbres sous lesquels ils passent, les rochers devant lesquels ils rient en avançant, même si je suis les oiseaux sur les branches des genêts et surtout les éperviers au-dessus des sommets, même si je suis les chênes nains et les pins et les amandiers sauvages et les mûriers et le ciel clair et l'horizon et les coulées de neige et que je peux en conséquence les voir de près aussi bien que de loin, je ne distingue pas leurs visages qui viennent de naître dans le paysage. Ils descendent le sentier en direction des maisons du hameau de Massiaf.

Les maisons sont éparses, dissimulées sous leurs treilles et sous leurs noyers, une là-haut, une autre plus bas, une troisième sous un rocher qui la menace depuis des lustres, et une près de la source. Et depuis ces maisons peut-être commence-t-on à les voir descendre, ces quatre-là. Des regards de montagnards matois les suivent, ceux d'enfants curieux, de femmes qui se redressent de dessus leur bac de lessive, de chevriers qui sifflent une romance et s'interrompent en les apercevant au loin, en contrebas, ou ceux d'un muletier remontant derrière sa bête. Bientôt, avec une miraculeuse célérité, la nouvelle va se répandre, on saura partout que quatre étrangers viennent vers le hameau, et entre-temps ils me sont devenus plus nets. Celui qui marche devant, qui est plus âgé, chausse des bottes, de celles qu'utilisent parfois les cavaliers de la plaine, il a une assez belle moustache, tandis que ceux qui vont derrière lui sont imberbes, le premier porte sur le dos une lanière passée par-dessus l'épaule et retenant un sac où sont sans doute les effets des quatre marcheurs. Le deuxième et le troisième vont à ses côtés, ils parlent entre eux, le troisième semble encore un enfant ou en tout cas un très jeune garçon, alors que les autres sont des hommes déjà, malgré le fait qu'ils n'ont pas la moustache. Leur groupe, objet de toutes les conjectures de versant en versant de ces montagnes, est arrivé au niveau du torrent. Le voilà qui traverse le pont, non loin du moulin, et qui remonte en direction du plateau de Massiaf. Ils passent près du bas-relief antique puis d'un abreuvoir qui fut sans doute le sarcophage d'un antique prince enterré ici au temps où le paganisme peuplait cette région de ménades mais où il n'y a plus que des vieilles qui vont de calvaire en calvaire jusqu'à l'église, une église devant laquelle les quatre survenants s'arrêtent enfin. Le jeune homme qui porte le sac le pose sur le sol, l'autre s'adosse au mur du lieu sacré, celui qui est encore un garçon s'assoit sur le seuil, devant la porte fermée. L'homme à la moustache, de son côté, considère la maison tapie non loin de l'église, et les collines d'où il sait qu'on l'observe. Bientôt il repère des enfants en rang d'oignons, sous les arbres, qui les regardent en silence, prudemment. Je le vois maintenant avec bien plus de précision, tandis qu'il s'en approche d'un pas décidé, je vois qu'il a la quarantaine, le visage ferme, ce qui tend à prouver qu'il n'est pas un paysan. Son regard est sombre, perçant, peu enclin à la tempérance, impatient aussi, et c'est avec impatience, d'un geste brusque, qu'il se défait de son manteau de peau de mouton et le laisse sans se retourner entre les bras des jeunes hommes derrière lui, accourus recueillir l'habit comme les chevaliers servants s'occupent d'une toge impériale. Et en y regardant de plus près je reconnais que ces trois jeunes accompagnant cette espèce d'empereur en manteau de berger sont ses fils, trois garçons qui sont sa descendance, ils lui ressemblent, je le constate, ils ont le même regard ferme où germent des choses fabuleuses et un peu folles, ils ont le même nez cassé, et leur profil est celui qu'on voit sur les pièces de monnaie, quoiqu'ils soient plus ondoyants que leur père. Leurs corps et leur caractère ne sont pas encore suffisamment trempés, ils sont imberbes, rient et pépient trop facilement, ce qui leur attire une remontrance du père, au moment où ils se passent le manteau de main en main, et alors ils se taisent. Et quant à ce manteau, cette peau de mouton tannée, elle semble parler de l'état de berger de celui qui la porte, mais pas d'un berger d'ici, pas d'un chevrier, plutôt d'un pâtre de moutons, sauf qu'il y a ces bottes que je lui ai fait chausser par inadvertance mais que je vais conserver, et qui sont des bottes de cavalier. Un manteau de pâtre, des bottes de cavalier, voilà ce que tous les montagnards tapis derrière leurs arbres, ou debout à les scruter depuis le toit de leurs maisons, remarquent, et ils ne savent qu'en penser, sauf qu'il s'agit bien là de gens venus de loin. Mais que viendraient-ils faire et qui sont-ils ? À cette question, même moi (moi qui regarde à travers le regard rusé des hommes en séroural debout sur leurs toits, moi qui suis les arbres, et le bas-relief antique représentant un sanglier attaquant Adonis

et à ses côtés une Aphrodite éplorée, moi qui suis aussi les calvaires chrétiens avec leurs images frustes de Vierge et de Christ), à cette question même moi je n'ai pas encore la réponse. Je remets cela à plus tard, tandis que toute la région autour de Massiaf et de Ayn Safié est concentrée sur ce point précis que représente la place de l'église et où l'on attend que l'homme enfin s'exprime pour savoir peut-être à son accent d'où il vient et ce qu'il vient faire, et le voilà en effet qui parle. Il a laissé son manteau entre les bras de ses fils et s'est avancé vers les enfants qui le lorgnent en silence, et il leur demande d'une voix grave où est donc la maison du prêtre, la maison de *abouna* Hanna el-Gharbi, et sur ces paroles, sur leur inflexion, sur sa manière d'appuyer sur la fin des mots ou d'alléger la première voyelle de « *abouna* », toute la montagne va gloser. À travers ces parages où il semble qu'il n'y ait personne ou seulement quelques maisons éparses, mais où en réalité les habitants sont nombreux, les conjectures vont aller bon train, circuler, et la réalité des faits se transformer, sans qu'aucune véritable décision soit arrêtée pour savoir d'où arrivent ces étrangers. Et, entre-temps, les enfants en rang d'oignons curieux et craintifs à qui l'empereur s'est adressé au terme d'un long silence finissent par répondre tous à la fois, puis se taisent, et l'un d'eux, le dernier à avoir baissé la voix, s'apercevant qu'il parlait encore alors que les autres s'étaient tus, après une hésitation, comme s'il était terrifié de se retrouver à dialoguer seul avec cet étranger, finit par se décider et déclare que *abouna* Hanna el-Gharbi est mort il y a six mois.

Que peut bien vouloir cet homme au curé de Massiaf ? C'est désormais la seule question que tout le monde va se poser et qui va courir de versant en versant à partir de cette minute, tandis que l'étranger aux manières impériales revient vers ses propres garçons assis maintenant sur le seuil de la vieille église. L'aîné a ouvert le balluchon qu'il a posé sur le sol. Et comme je suis le lézard qui s'est dissimulé dans une anfractuosité entre deux pierres du mur derrière lui, comme je suis l'épervier qui passe et qui a un regard d'épervier, comme je suis l'âme des ménades qui ont hanté les lieux dans l'Antiquité et qui l'habitent encore incidemment et aussi, pourquoi pas, le dieu du sanctuaire chrétien devant quoi la scène a lieu, comme je suis tout cela, je peux voir ce qu'il y a dans ce balluchon et que ne peuvent voir les centaines de regards curieux et insoupçonnés qui observent les nouveaux venus. Mais il n'y a rien d'intéressant dans ce balluchon, rien qui puisse donner quelque indice sur tout ce qui va suivre, ou sur ce qui a précédé. Il y a quelques frusques, une ceinture à boucle de fer, il y a quelques balles d'arme à feu mais pas d'arme (elle doit être dans la ceinture de l'empereur, s'il en a une) et il y a un tissu noué que dénoue l'aîné des fils et où se trouvent des olives noires et vertes, une tomate, du fromage sec. Les quatre étrangers mangent donc : les garçons assis sur le seuil et l'empereur debout, bien d'aplomb sur ses deux jambes écartées, chaussées des hautes bottes de cavalier, le bâton posé contre le mur, un fromage dans une main, un morceau de tomate dans l'autre, tout cela sous l'œil qui ne s'est pas mis en berne une seule fois des enfants rangés dans son dos et vers qui il envoie d'un signe de tête son benjamin, le garçon aux cheveux noirs en bataille, qui se lève et va quémander un peu d'eau. Une femme apparaît derrière le rang d'oignons, il y a un bruit de feuilles d'arbres, un appel, puis le benjamin revient avec une cruche et l'on boit à la régalade, en se passant l'eau à tour de rôle. Quand il a bu, l'empereur au fromage et à la tomate retrouve son air pensif et dur. Son aîné lui parle, il répond de manière lapidaire, le benjamin rend la cruche vide aux riverains, l'aîné renoue le balluchon puis, sous le regard des habitants du plateau et des montagnes qui l'entourent, des bergers, des muletiers et de tout le peuple épars mais nombreux de Massiaf et de Ayn Safié, l'empereur remet sa peau de mouton tannée, reprend son bâton, ses fils se lèvent et tous reprennent la route. Ils traversent le plateau,

entament la remontée du sentier devant la petite source de Massiaf, coupent par un petit bois de pins d'Alep, marchent sur la crête de ce mont d'où on aperçoit beaucoup mieux le plateau, les mûreraies, le bas-relief et sa scène mythologique silencieuse depuis des siècles, et en le longeant ils atteignent le couvent des moines qui, de l'autre côté, donne à nouveau, par sa grande terrasse, sur les gorges du torrent de Ayn Safié par où les quatre marcheurs sont arrivés mais qui d'ici semblent inaccessibles. Et il ne fait pas de doute qu'au couvent on connaît leur existence, on sait déjà qu'ils se sont arrêtés devant l'église, puis qu'ils sont repartis et viennent de ce côté, qu'ils sont arrivés devant la porte du monastère et sans avoir besoin de frapper, parce que la porte est ouverte, sont entrés.

Ce monastère, j'y venais lorsque j'étais petit, avec mon père qui aimait la vue que l'on y avait sur le ouadi. Il était désert et abandonné, la chapelle fermée était en ruine et inutilisée. Dans la cour se trouvait un immense platane et mon père prétendait que les bâtiments avaient été naguère en partie restaurés par un membre du clan Jbeili et transformés en habitation profane, puis à nouveau abandonnés. Des promeneurs faisaient là des pique-niques pour profiter eux aussi de l'incroyable vue qu'offrait la terrasse sur les gorges de Nahr Safié et sur les sommets qui se succèdent de ouadi en ouadi. Et je me plais donc à imaginer que c'est là qu'arrivent l'empereur à pied et ses garçons, en un temps où les lieux sont encore occupés par une compagnie de moines au complet, où les murs sont encore solides, le platane en sa jeunesse, la terrasse entretenue et, autour du couvent, les terrasses cultivées en potager sous les mûriers. Ils sont maintenant à l'intérieur, les deux plus jeunes garçons sont assis sous le platane tandis que le père et son fils aîné sont dans le bureau du supérieur, si tant est que le supérieur d'un si petit monastère pût avoir un bureau. Je vois ce supérieur, âgé et dans une robe de laine râpée, assis derrière une table sur laquelle se trouvent un ou deux livres saints, une lampe à huile et un bric-à-brac sans intérêt qui parle assez bien de la misère de sa communauté, touffes de chanvre, couteau élimé, flacon d'encre presque vide, plumes d'oie cassées. Ce supérieur regarde l'homme debout devant lui, dans sa peau de mouton et ses bottes de cavalier, puis lève les yeux vers son visage, et il est frappé de constater que de ce visage il se dégage quelque chose de redoutable, dans le regard il y a comme la somme d'une expérience des humains bien supérieure à la sienne. Intimidé sans comprendre pourquoi, il invite l'homme à s'asseoir, ce qu'il ne devrait pas faire, mais il ne peut s'en empêcher, sauf qu'à sa grande surprise l'autre refuse et le supérieur se dit que ce refus est de la part du nouveau venu davantage le résultat de la fierté que de la soumission, car ce personnage (pense peut-être le supérieur) est plutôt fait pour s'asseoir sur un cheval, ou dans un divan, ou en tailleur comme les princes et les chefs, et pas sur une minable chaise comme celles de son bureau, et, pour couper court à tout cela qui le trouble, il finit par demander à l'homme ce qu'il veut au juste, et l'autre, de sa voix dure, ferme, inflexible et un peu brusque, lui dit qu'il est à la recherche de terres à cultiver et que *abouna* Gharbi lui a naguère dit qu'il y en avait par ici. « Mais *abouna* Gharbi est mort », répond le supérieur et l'autre dit : « Je sais, je viens de l'apprendre », puis il se tait. Le supérieur attend, comme s'il savait que l'autre allait poursuivre, et en effet l'empereur arrivé à pied demande sans transition s'il y aurait par ici des métairies mises en location. Le supérieur, avant de répondre, et comme si c'était une formalité obligatoire, lui demande d'où il est et l'autre, après un moment d'hésitation, et après avoir fait une moue qui assombrit encore son regard, répond : « Je viens de Mneitré, *mohtaram* » et sans doute que le supérieur sent qu'il y a, dans l'utilisation de ce titre respectueux de *mohtaram* par cet être abrupt, comme une sorte d'ironie froide et distante, « j'étais métayer sur les terres d'un cheikh Hamadé, mais il n'a plus voulu de moi et je suis parti. »

Le supérieur ne peut alors s'empêcher de lever un sourcil, d'écarquiller imperceptiblement les yeux et de sentir dans sa prunelle, collée pour ainsi dire à la sienne, le noir de celle de l'ancien métayer.

« Tu étais métayer chez les Hamadé ? répète-t-il après avoir surmonté son trouble. Et comment t'appelles-tu ?

– Je suis chrétien, *mohtaram*, déclare sèchement l'empereur en réponse à l'allusion contenue dans la question plutôt qu'à la question elle-même. La moitié des métayers des Hamadé sont chrétiens. »

Le supérieur opine en caressant sa barbe touffue et traversée de fils blancs.

« Et chez qui pensais-tu trouver à travailler ? demande-t-il aimablement.

– Chez ceux qui possèdent les propriétés, répond l'errant.

– Et qu'attends-tu de moi ?

– Je me suis dit que vous pourriez peut-être intercéder en ma faveur. Et dans l'intervalle je suis prêt à travailler au couvent, pour rien, juste pour un repas par jour, pour nous quatre, ou un repas pour deux, que nous partagerons. »

Le moine ne relève pas ces derniers mots qui insistent sur la pauvreté évidente de son couvent, il pense à cette intercession à laquelle s'attend de lui cet étrange personnage et dont il sait qu'elle ne servira à rien. Mais, avant de dire qu'elle ne servira à rien, il demande son nom à l'homme.

« Khanjar Jbeili, de Chabtine, répond l'autre.

– Khanjar ? s'étonne le supérieur.

– Et lui, c'est mon aîné, Seyf », poursuit l'errant, comme par provocation, en indiquant son fils, qui est resté silencieux.

Le religieux lève un sourcil suspicieux.

« Et tes autres fils ? demande-t-il.

– 'Açi et Harb, répond l'empereur.

– Aucun nom chrétien là-dedans, remarque l'homme d'Église en souriant sous sa barbe, alors que son regard s'allume d'une brève lueur de jubilation bizarre. Tu les as baptisés, au moins ? Leur as-tu donné des noms de baptême, à ces garçons ?

– Les hommes des familles Hbeich et Khazen sont bien baptisés, non ? » réplique Jbeili froidement, distraitemment, dans une allusion aux chefs du district, dont les prénoms sont eux aussi arabes et pleins de la même virilité. »

Après avoir hésité, le supérieur soupire, se lève et vient se mettre devant la fenêtre de son bureau qui donne sur la cour du monastère et d'où il regarde les deux autres garçons de l'empereur assis sous le platane en train de bavarder avec un très jeune novice, au pied de l'escalier menant à la galerie de l'étage unique. Et depuis la cour les deux garçons aux prénoms aristocratiques, virils et belliqueux, regardent vers le haut et voient derrière la fenêtre la silhouette du supérieur et à côté de la sienne celle de leur père et ils voient que le supérieur parle, et sans doute explique-t-il qu'il n'y a malheureusement rien à offrir comme travail au couvent, que les moines en robe de bure, souvent pieds nus ou en sandales de mauvais cuir, s'occupent eux-mêmes de leur jardin, rentrent le bois sur leurs épaules, ne sont en rien différents des autres autochtones, sauf qu'ils sont dispensés de l'impôt et de la guerre, sans quoi il n'y en aurait plus un seul, car à quoi bon ajouter au célibat les misères de la vie. Le supérieur dit sans doute ce genre de choses et d'autres encore à l'empereur, après quoi il lui conseille d'aller directement chez les cheikhs Khazen, à Kfour, demander une terre en métayage, ou en mougharassa, c'est encore mieux, et voilà quelques minutes après l'empereur en peau de mouton qui sort du bâtiment, qui fait signe à ses garçons, qui salue le novice, qui réclame quelque chose, on

apporte de l'eau en cruche, les quatre boivent puis s'ébranlent et quittent le couvent tandis que le curé, toujours à sa fenêtre et les regardant partir, se dit probablement qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que lui a raconté l'homme à la toge en peau de mouton.

Ce dernier cependant marche vers Kfour et la résidence des cheikhs Khazen. Ses fils s'arrêtent pour cueillir des amandes qu'ils ont repérées dans le feuillage argenté d'un arbre où joue le soleil. Il les attend, debout, un pied sur une roche, et il regarde les montagnes à sa gauche, une vallée à sa droite, et à son regard je commence maintenant à savoir ce qu'il pense, ce qu'il veut. Ces gorges bleues et ces pics, ces spectacles grandioses où il va depuis le matin, depuis des jours, depuis peut-être son enfance et le jour de sa naissance, il les observe avec une sorte de passion dédaigneuse, comme on regarde une amante qui vous a trahi mais que l'on aime encore et que l'on a décidé de mater. Le soir tombe comme ils dévalent les sentiers. L'air devient humide, l'horizon rougeois, ils font halte, mangent le reste de fromage rassis et des amandes et dorment dans une grange abandonnée.

Le lendemain il est devant le cheikh Chebli el-Khazen. Ses fils sont dehors, sur la terrasse, sous les arcades, et lui est debout devant le seigneur. Celui-ci a l'œil sombre, il est assis en tailleur sur son divan et observe longuement le quémendeur, après l'avoir entendu et interrogé. Et il médite. Il appelle pour qu'on lui apporte sa pipe à eau, puis demeure silencieux. L'empereur arrivé à pied s'impatiente, et le cheikh l'a compris, mais l'empereur se tient coi, un sourire narquois au bord des lèvres.

« Pourquoi souris-tu, *ya Khanjar* ? demande Chebli el-Khazen.

– Je me suis souvenu d'une anecdote, *cheikh* Chebli, répond Khanjar.

– J'espère que ce n'est pas moi qui te l'ai rappelée, dit le cheikh.

– À Dieu ne plaise, *cheikh* Chebli », répond l'empereur.

Chebli ne demande pas à l'empereur de lui raconter l'anecdote. Il se tait encore. L'empereur alors se tourne en déclarant que, puisqu'on n'a rien à lui proposer, il n'a plus rien à faire ici. À cet instant, l'œil de Chebli el-Khazen s'anime, il rappelle Khanjar qui fait demi-tour.

« Tu es impatient, *ya Khanjar* », dit-il.

Mais Khanjar ne répond pas.

« Pour toi, je n'ai que Jabal Safié, au-dessus des sources, poursuit le cheikh.

– Ce sera parfait, répond l'empereur.

– Tu ne sais pas ce que tu dis, tu ne connais pas les terres de Jabal Safié. Elles sont en hauteur, et jamais elles n'ont été cultivées.

– Ce sera parfait, répète l'empereur.

– À ta guise. Je te les donne pour deux ans, par mougharassa. Dans deux ans, la moitié de ce que tu auras défriché et cultivé sera à toi. Le reste sera en fermage, selon la coutume.

– Tu auras ta part au moment voulu », répond Khanjar.



## Chapitre 14 (début)

*Tous ceux de ma génération sont ainsi  
Jeunes gens  
Qui ont subi des ricochets étranges*

Blaise Cendrars, *Le Panama  
ou les Aventures de mes sept oncles*

Le silence du début de l'après-midi était là, étale et splendide dans la lumière sèche et crue, et permettait au regard de porter loin. Raëd se tut. Dans le ciel, très haut, un épervier volait, que mon hôte m'indiqua. Il battait nonchalamment des ailes. Puis il les tendit et continua lentement à planer au-dessus des sommets. De l'intérieur de la maison parvenait un bruit de vaisselle. Il y eut un bruissement dans les branches d'un pommier devant nous puis un chardonneret en jaillit qui vint effrontément se poser sur le bord de notre table, nous lorgna en penchant sa petite tête par brefs soubresauts, nous montrant son œil inexpressif avant de s'envoler. Raëd déclara en riant que ses chats étaient si bien nourris qu'ils ne réagissaient plus à ce genre d'irruption. Nahia apporta un plat de figues et du raisin dont le grain était long comme des doigts et Raëd me signala qu'il avait découvert sur un marché d'Aix-en-Provence qu'on appelait naguère ce raisin « dattier de Beyrouth ». Nous devisâmes de ses voyages, ce qui nous fit remonter progressivement jusqu'aux causes de son départ. Il hésitait à se lancer dans leur récit. Je lui fis comprendre que je souhaitais l'entendre. Il reprit à la mort de son grand-père.

« À sa mort, en 1958, dit-il, juste avant les événements de cette année-là, Ghazi Jbeili laissait derrière lui, vous l'avez compris, des affaires qui jamais n'avaient été plus florissantes, à l'image du pays tout entier. Son fils Fayez, mon père, semblait donc appelé à gérer sans peine un héritage opulent. Sauf que tout vint le contrarier, ses enfants autant que les événements que connut la région. Lorsque je dis "ses enfants", je remarque que votre regard change et prend une lueur interrogative et amusée. Vous vous demandez si je m'inclus dans ce pluriel. Eh bien, oui, bien sûr. Non seulement j'étais le cadet, et ce sont toujours les cadets qui ont donné du souci à leur père chez les Jbeili, mais en outre j'avais de drôles d'idées sur tout, à ses yeux en tout cas, alors qu'il eut longtemps, et peut-être jusqu'au bout, le secret souhait que je sois celui qui lui succéderait à la tête des affaires et des biens des Jbeili. Ce qui ne se fit pas, parce que je n'aimais pas le commerce et les affaires, mais aussi parce que tout, à cette époque, fut bouleversé et que le monde changea radicalement sous nos yeux sans que nous y puissions grand-chose.

» Pourtant, tout avait fort bien commencé entre mon père et moi. J'étais un enfant studieux, je lisais beaucoup, contrairement à mon frère et à ma sœur – pour la première fois depuis quatre générations, comme vous le savez, les Jbeili de la branche aînée ont eu une fille. J'aimais les montagnes, comme lui qui passait ses week-ends à l'hôtel Rassam dont l'immense terrasse donnait sur les gorges de Ayn Safié et où il tenait sa cour, recevant ses métayers et jouant aux cartes l'après-midi avec d'autres clients ou avec certains notables. Comme lui j'aimais la source au pied du jabal, la cueillette des pommes, le brouillard de la mi-journée qui monte puis qui se retire à la manière d'un chien apeuré. Mais sans doute les aimais-je de manière différente, comme avaient dû les aimer Naufal ou Chehab ou même, de manière idéale, Zeid lui-même, et en ce sens, évidemment, notre mésentente a peut-être commencé, en sourdine, avant que tout cela finisse comme ça a fini, moi dans les organisations de gauche et lui se disant qu'il avait eu tort d'écouter ma mère et de m'autoriser à me consacrer à mes passions, à mes lubies, à mes livres. Je lisais

énormément, je réclamais la solitude pour cela et j'exécrais la nécessité instaurée par mon père dès mon adolescence d'aller une ou deux fois par semaine dans les bureaux des Jbeili pour me familiariser avec les affaires aux côtés de mon frère aîné. Ma mère intervenait, prenait mon parti et cela créait des conflits entre mes parents. J'avais Napoléon et Alexandre pour idéals, moi aussi, comme mon grand-oncle Chehab – ou à cause de lui, vu que j'avais retrouvé et lu les livres qu'il avait laissés. J'essayais d'écrire, j'inventais des condottieres, je refaisais dans des cahiers l'itinéraire des conquistadores et rêvais sur le choc de leurs rencontres avec des peuples inconnus, bariolés de peintures et couverts de plumages fauves. À partir d'un certain moment, je partageai mes fantaisies avec un camarade de classe du Lycée Français, qui devint un de mes meilleurs amis. Vous en avez peut-être entendu parler, c'est Elias Khattar, le fils des notables de Marsad qui possédaient des usines de marbre. C'était un garçon brillant qui vivait dans ses livres, comme moi. J'allais souvent chez lui, il venait chez moi, nous lisions *Michel Strogoff* et une version abrégée de *Guerre et Paix*, entre deux parties de *Conquête du Monde* ou de *Monopoly* que nous faisions avec un troisième camarade, Ramzi Tabbal. Ce dernier était le fils d'un couturier et avait réussi à s'imposer parmi les enfants de riches du lycée par son intelligence et sa volonté. Il nous accompagna dans tous nos engouements. Nous allions aussi chez lui souvent, nous aimions la maison étroite où sa famille se réunissait dans une seule pièce encombrée de tissus que le père rapportait pour finir du travail en soirée. Ramzi était l'aîné de cinq sœurs, mais on lui laissait une chambre dans le petit appartement de Sioufi pour vivre et étudier et ses parents étaient ravis et honorés de recevoir chez eux les rejetons des Khatar et des Jbeili, ce qui nous mettait la confusion au front, à Elias et moi. J'ai été fugacement amoureux de l'une des sœurs de Ramzi au temps où, chez lui, nous préparions nos deux baccalauréats. Ramzi nous expliquait patiemment les théories d'algèbre et dessinait sous nos yeux les graphes magiques de géométrie tandis que nous l'aidions en dissertation et que nous avions des discussions houleuses sur l'histoire et la géographie.

» Cette période, jusqu'à la fin de 1970, fut celle de la plus grande insouciance. Notre scolarité achevée, nous nous inscrivîmes, Elias et moi, au grand dam de nos parents, en philosophie à l'École des Lettres tandis que Tabbal, qui ne pouvait se payer ce genre d'études, dut entrer à l'Université Libanaise. Nous lisions Conrad, T. E. Lawrence, et moi je citais sans fin *l'Anabase* de Saint-John Perse. Je faisais aussi le savant en parlant de Xénophon. J'avais découvert les aventures d'Emine Pacha et Elias celles de Samuel Ayyad et nous voulions dessus faire un livre. Nos considérations sur l'avancée de l'Histoire par spasmes successifs dus à des entreprises individuelles faisaient marmonner Ramzi, qui approfondissait en autodidacte son apprentissage du marxisme et de sa conception mécanique de la marche de l'Histoire. Je fis connaissance avec la théorie d'Orose, sur laquelle nous glosâmes beaucoup tous les trois. J'ignore si vous voyez ce que c'est que cette *translatio imperii*, une étrange construction qui veut que les empires se soient toujours déplacés d'est en ouest – de la Mésopotamie à la Perse, puis à la Grèce et à Rome. Si l'on prolonge la chose, ça continue de fonctionner avec la France puis la Grande-Bretagne, et aujourd'hui les États-Unis, et ensuite peut-être la Chine. Ce qui me plaisait dans cette théorie de l'Histoire tout aussi mécanique que celle du marxisme, c'était qu'elle mettait en évidence le fait que toutes les grandes aventures menées par des êtres d'exception à travers le temps allaient précisément à rebours, de l'est vers l'ouest, à l'instar de celle d'Alexandre le Grand, des croisades ou des folies napoléoniennes. Nous en débattions dans les cafés de la rue Hamra, qui commençait à devenir à la mode, ou dans les jardins de l'École des Lettres, alors que nous étions entourés d'étudiantes qui



minaudaient à nos côtés. Nous étions jeunes, sûrs de notre fait, et un peu arrogants. Nous allions nous promener jusqu'à pas d'heure sur la corniche, dans le bruit de suçotement de la mer, semblable au doux lapement d'un chien contre les rochers. Nous croisions des filles rieuses qui se retournaient sur nous après être passées, nous mangions du maïs grillé et nous nous indiquions les avions qui progressaient vers nous lentement depuis l'horizon noir, qui passaient majestueusement au-dessus de nos têtes comme de fabuleux monuments illuminés en traînant derrière eux leur lent vrombissement, puis qui s'éloignaient et disparaissaient pour aller lentement atterrir sur les pistes de l'aéroport, au sud parmi les dunes.

» Ce qui finalement enclencha la mutation de nos rêveries et nous précipita dans les rangs de la gauche et des organisations palestiniennes est commun à nombre de jeunes gens de notre condition, je ne vais pas revenir dessus. Ce fut d'abord la défaite arabe de 1967, puis la lente apparition des guérillas palestiniennes et leur soulèvement au Liban à partir de 1969. Mais je me dis aujourd'hui que, au-delà de notre refus des injustices sociales, de l'univers du commerce et du négoce qui nous entourait et qui était celui de nos parents et du pays tout entier, par-delà la politisation dont nous avons coloré notre révolte, notre adhésion aux thèses de la gauche et des organisations palestiniennes et notre envie d'accompagner les grandes aventures révolutionnaires de ce temps-là n'étaient que la conversion ratée, tronquée par les circonstances, d'un mouvement en nous beaucoup plus profond, plus vaste, celui d'un désir d'espace et de gloire à l'ancienne, de quête absurde d'un certain Orient dans les choses, de fondation de royaumes, d'héroïsme et de gloriole qui n'existent en réalité que dans les livres et dont Elias et moi avions, par nos lectures, nos discussions, nos textes écrits sous la poussée de désirs frustes et colorés, intériorisé la dangereuse poésie. Je me souviens que, lors des combats de septembre 1970 en Jordanie entre les Palestiniens et les troupes du roi Hussein, nous avons eu de longues hésitations sur le sens à donner aux événements, oscillant sans cesse entre l'interprétation poétique concernant un royaume à l'ancienne menacé par des armées d'aventuriers errants, ce qui agaçait prodigieusement Ramzi, et l'interprétation politique correspondant à la vision orthodoxe de la gauche et des organisations palestiniennes, vision devenue risible et qui faisait de Hussein un traître et un agent de l'impérialisme. Finalement, quand la défaite des Palestiniens est apparue comme une évidence, quand nous avons appris les aventures romanesques des rescapés fuyant par groupes à travers le nord de la Jordanie, nous avons décidé de nous engager à notre tour. Mais c'était davantage par empathie pour les vaincus et parce que les mouvements palestiniens continuaient, malgré la défaite, à vouloir bouleverser le monde. Sans nous le formuler aussi clairement, les projets de ces derniers nous semblaient un rêve sans prise sur le réel, sans avenir, et donc un vrai rêve de poètes. C'est à cette époque que nous sommes entrés dans l'OCA, la plus radicale des factions palestiniennes.

» Revenir aujourd'hui sur ce que fut l'OCA me paraît vain et dérisoire. L'organisation fit parler d'elle au début des années soixante-dix. Liée aux partis marxistes palestiniens hostiles au Fatah, elle accueillit nombre de jeunes Libanais des classes aisées, en rupture avec leur milieu, comme c'était courant, et à qui on faisait suivre des formations sur le maniement des armes et la lutte révolutionnaire. Nous fûmes parmi ces recrues et, en 1971, nous rejoignîmes les militants armés de l'organisation dans le camp de Hayy el-Bir puis dans celui de Chatila. Nous n'étions pas les seuls chrétiens ainsi enrôlés, mais parmi nos coreligionnaires nous étions en revanche les seuls à appartenir à l'aristocratie marchande, ce qui nous valait des attentions particulières et beaucoup de privilèges que

nous nous acharnions à refuser. L'affiliation de fils de deux des familles les plus en vue de la bourgeoisie chrétienne de Beyrouth, proches de surcroît du président Frangié, comme l'étaient mon père et celui d'Elias Khattar, constituait pour l'organisation un objet de propagande capitale et une fierté, voire un triomphe.

» L'OCA était une organisation clandestine. Nous nous réunissions par cellules. La nôtre se retrouvait une fois par mois dans une pièce nue d'un petit appartement maladroitement surélevé du camp de Chatila, aux murs de béton non peints mais ornés de photos de Che Guevara et de cartes de la Palestine. Assis dans des canapés rachitiques ou sur des chaises cannées autour d'un bureau austère, nous faisions le point sur la situation dans le pays et dans la région. Nous écoutions de brefs rapports sur l'importance que prenait l'OCA, sur sa participation à des actions et sur sa future intégration dans l'OLP. Lors de ces réunions, Elias et moi étions mêlés aux autres militants, de jeunes chiites de la banlieue, des étudiants palestiniens et un ou deux ouvriers cultivés, fils de vieilles familles déshéritées de Jaffa ou de Saint-Jean-d'Acre. Quant à l'entraînement aux armes, il avait lieu dans les montagnes de l'Anti-Liban, aux frontières avec la Syrie. J'annonçais la veille à la maison que j'allais chez un de nos amis de l'École des Lettres, voire à Kfar Issa, chez Elias Khattar. Pendant trois jours, nous vivions dans des tentes, au milieu de monts arides que les soleils matinaux teignaient de pourpre et d'argent et que les couchants noyaient dans un sacre de rouge et d'or. Nous troublions ces splendeurs par nos mitraillades en direction de cibles diverses, nous marchions jusqu'à l'épuisement, et je ne pouvais alors profiter à ma guise de la beauté de ces terres sauvages où parfois un berger apparaissait sur un sommet avec ses bêtes, comme les Peaux-Rouges dans les films américains. Nous mangions assis en rond, nous rampions sous des fils de fer barbelés, nous bondissions au-dessus de bûchers et, lorsque mon tour de garde arrivait, j'étais heureux de veiller seul la nuit, sous le ciel clignotant de ses mille yeux, même si une fatigue extrême m'empêchait de revêtir ces moments de significations poétiques et si j'avais hâte d'être relevé.

» C'est dire combien il y avait maldonne, et combien ce qui m'importait était davantage l'aventure au cœur des beautés du monde que la lutte armée et la langue de bois des membres de l'organisation. Et cette impression de maldonne se prolongeait le reste du temps, parce que, en définitive, si mes parents étaient au courant de mes sympathies politiques, ils n'imaginaient pas jusqu'où elles allaient, ni que je suivais un entraînement militaire, et les toléraient donc. Mon père surtout, et c'était le plus surprenant, semblait considérer tout cela avec patience, comme s'il attendait que ça me passe, et c'est de cette époque que date mon sentiment, qui s'est révélé exact, qu'il comptait sur moi en définitive pour prendre en charge l'héritage des Jbeili. Comme je ne participais jamais aux manifestations pour la Palestine, le Vietnam ou la fin de la féodalité politique locale, il ne comprenait pas où allait se loger ma contribution à ce mouvement général, et tentait de me provoquer par des piques indirectes. "Tes camarades pensent comme les tracts qu'ils distribuent", ironisait-il et j'opiniais, ce qui le perturbait. Il ne pouvait se douter de l'ampleur et de la gravité de mon engagement, qui n'avait rien à voir avec les manifestations d'étudiants et de babas cool. Il tentait de pénétrer ce qui dans ma vie n'allait pas pour que je sois si féroce envers ce que j'appelais devant lui les "bourgeois", avec une moue de dédain. Je lui racontais des bobards sur l'empathie et la solidarité, cela le faisait rire, j'entrais alors en fureur, et j'étais souvent confus aussi parce que, à la vérité, je n'avais pas d'arguments réels, à part que j'avais envie d'aventures, comme ça, pour la folie de bousculer l'Histoire et de vivre des choses comme dans les livres. Contrairement à Elias Khattar, qui détestait vraiment son milieu, et à Ramzi Tabbal, que sa pauvreté pouvait

pousser à des revendications sociales, j'aimais bien les miens, la tranquille et rassurante sérénité de ma mère que même mon père ne savait comment prendre en défaut quand il était en colère mais qui lui servait toujours de fanal, les feintes minauderies de ma sœur Mia contre lesquelles venait systématiquement se fracasser le caractère fort et tempétueux de Fayez Jbeili. J'aimais mes cousines du côté de ma mère et les réunions familiales, les repas dominicaux et les automnes à Massiaf. Ce que je ne parvenais pas à supporter, c'étaient les bureaux des Jbeili et le travail dans le négoce. J'avais accepté de prendre en charge les relations avec les courtiers du port pour la réception de diverses marchandises, mon père se disait que c'était une bonne chose, moi je tentais de me persuader que c'était pour me rapprocher des dockers, qui avait un syndicat actif, mais je savais que c'était pour le plaisir de fréquenter les marins, de monter sur les bateaux, et d'entendre des récits invraisemblables de mer, de piraterie et de dangereux périple de la bouche de capitaines au long cours qui avaient été aventuriers.

Charif Majdalani  
Écrivain